

La représentation du passé (austro-) hongrois dans les récits de voyage de langue française à l'ère des réformes

Géza SZÁSZ

Parmi les évidences auxquelles tout chercheur de l'histoire des voyages en Hongrie doit faire face, deux faits émergent aussi bien par leur importance que par leur influence.

En vertu du premier, après une attente qui semblait se prolonger pour des raisons différentes tout au cours du XVIII^e siècle, les voyageurs français se sont remis en nombre à sillonner les chemins de la Hongrie pendant la première moitié du XIX^e siècle. Ceci est particulièrement vrai à partir des années 1830-1840, période qui correspond dans l'histoire de la Hongrie (et dans l'historiographie hongroise) à l'ère des réformes¹.

Quant au deuxième constat, il relève de l'analyse des résultats écrits de ces voyages, c'est-à-dire des récits de voyage. Apparemment, la présentation de l'histoire du pays parcouru (ou la méditation sur celle-ci) faisait de plus en plus partie intégrante de tout récit de voyage digne de ce nom. Le nombre de pages consacrés au passé de tel ou tel pays allait croissant ; souvent les voyageurs-auteurs-narrateurs tentaient d'expliquer par cela les phénomènes du présent.

Or, dans le cas de la Hongrie, la représentation de l'histoire devait toujours occuper une place importante. Notre pays, loin d'être « oublié » par l'Occident, symbolisait plutôt pour celui-ci la survivance du passé, des caractères féodaux. En même temps, et nous en savons gré aux voyageurs, les récits font toujours clairement allusion à la Hongrie comme État indépendant et semblent conscients par conséquent de l'existence d'un passé national.

Cependant, la représentation de ce passé national paraît souffrir de lacunes et d'inégalités (techniques ou substantielles) ; notamment en ce qui concerne les périodes les plus récentes, c'est-à-dire les siècles de l'union personnelle entre l'Autriche et la Hongrie. Le sujet gagne encore d'importance si l'on considère que, en partie dès la fin du XVIII^e siècle, et plus massivement pendant les années 1830-1840, les bienfaits de cette union étaient contestés en Hongrie.

¹ Pour l'étude de cette période de l'histoire de la Hongrie, voir p. ex. BARTA, István, « Réformes et Révolution », in PAMLÉNYI, Ervin (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne-Budapest, Éditions Horvath-Éditions Corvina, 1974, p. 235-312 ; BÉRENGER, Jean, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, Paris, A. Colin, 1994 ; HOREL, Catherine, *Histoire de Budapest*, Paris, Fayard, 1999 ; KECSKEMÉTI, Károly, *La Hongrie et le réformisme libéral (1790-1848)*, Rome, Il Centro di ricerca, 1989 ; MOLNÁR, Miklós, *Histoire de la Hongrie*, Paris, Perrin, 1996 ; SPIRA, György, « La révolution bourgeoise », in : HANÁK, Péter (dir.), *Mille ans d'histoire de la Hongrie*, Budapest, Corvina, 1986, p. 109-114 ; KOSÁRY, Domokos, *Újjáépítés és polgárosodás* [Reconstruction et modernisation], 1711-1867, Budapest, História-Holnap, 1990 ; MÉREI, Gyula (dir.), *Magyarország története tíz kötetben* [Histoire de la Hongrie en dix volumes], tome 5/1-2 (1790-1848), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1980.

Notre analyse vise justement à démontrer les principaux traits caractéristiques des lacunes et des inégalités dans la représentation de l'histoire de la Hongrie (principalement en relation avec l'Autriche), ainsi que la lente évolution de celle-ci, et les facteurs susceptibles d'y avoir contribué.

L'ensemble des textes produits en rapport avec la Hongrie pendant la période mentionnée étant tout de même trop vaste, et ne se prêtant qu'à prononcer des généralités, nous avons choisi, pour leur représentativité, quatre textes, issus chacun de voyageurs illustres, qui seront désormais considérés comme des « récits majeurs ». Il s'agit des récits des voyages du maréchal Marmont, duc de Raguse, d'Anatole de Demidoff, d'Edouard Thouvenel et de Xavier Marmier². Ainsi, nous aurons à notre disposition quatre textes qui couvrent largement la période précédant les révolutions de 1848.

La représentation de l'histoire de la Hongrie

Si l'on se penche sur les récits des quatre voyageurs mentionnés, on se rend compte facilement de l'existence de cinq sujets communs dans ceux-ci. Parmi ces sujets, on trouve, à côté de la cathédrale d'Esztergom, le couronnement des rois, les bains et les impôts, bien évidemment l'histoire de la Hongrie.

En les examinant de plus près, ces sujets peuvent être rangés dans deux catégories : ceux qu'on pourrait lier plus étroitement au déroulement « physique » du voyage (monuments ou paysages vus, description des personnes rencontrées), et ceux sur lesquels on « médite » plutôt (par exemple la société ou l'histoire). La frontière entre les deux est souvent floue, voire perméable. Ainsi la description des villes de Buda et de Pest pousse presque toujours nos voyageurs à faire des réflexions d'une part sur le passé mouvementé et l'administration du pays (Buda) et d'autre part son avenir et sa société (Pest).

Ces cas montrent encore avec plus d'autorité que certains sujets paraissaient comme indispensables dans chaque récit de voyage. Ce trait offrait au lecteur la facilité d'avoir des vues différentes sur tel ou tel phénomène de la Hongrie, et aidait par cela le développement du sens critique. L'image du pays pouvait se trouver par cela diversifiée, et sortir des clichés. Ou même y rester clouée encore plus, par les jugements répétitifs des voyageurs.

Voyons maintenant de plus près la représentation de l'histoire, qui est – comme on le sait déjà – « sujet de méditations » pour les voyageurs (et pour les lecteurs).

² MARMONT, *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, 4 vol., Paris, Ladvocat, 1837 ; DEMIDOFF, Anatole de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté en 1837*, Paris, Bourdin et C^{ie}, 1840 ; THOUVENEL, Edouard, *La Hongrie et la Valachie. Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris, Arthus Bertrand, 1840 ; MARMIER, Xavier, *Du Rhin au Nil. Tyrol, Hongrie, provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Egypte. Souvenirs de voyages*, 2 vol., Paris, Arthus Bertrand, 1846.

Il va déjà presque sans dire que parmi les sujets communs des récits, l'histoire de la Hongrie (ou plutôt sa présence et sa représentation) occupe une place importante. Comment expliquer pourtant cette importance ? Outre les raisons déjà mentionnées, en Hongrie, les différences frappantes d'avec les sociétés occidentales ont souvent poussé les voyageurs à recourir à des références ou explications historiques. L'évocation d'un passé de nature différente de celle de la France par exemple (invasion des Mongols, batailles avec les Turcs) pouvait renforcer le caractère exotique du pays et alimenter l'intérêt pour le récit. En même temps, des raisons étrangères à la Hongrie (ou à la société hongroise) pouvaient influencer la présence d'un aspect historisant dans le récit. Parmi ces raisons on doit mentionner l'engouement de la période romantique pour l'histoire (c'est d'ailleurs l'époque d'une « vogue de l'histoire » avec Jules Michelet, Edgar Quinet, Adolphe Thiers ou Augustin Thierry). En remontant un peu plus loin, on constate que déjà les méthodes du voyage du XVIII^e siècle avaient conseillé aux voyageurs l'étude de l'histoire du pays visité³.

Dans les récits étudiés, les références historiques peuvent changer de longueur et d'aspect d'un récit à l'autre. Par exemple, à l'exception d'une relation assez détaillée de la campagne de Joseph II contre les Turcs (1788), le maréchal Marmont, réfugié en Autriche après la révolution de juillet 1830, se contente d'allusions ou de références courtes, et ne les place pas dans un système de correspondances⁴. Une certaine régularité peut y être tout de même observée. Tout d'abord une vision peu diversifiée de l'histoire du pays : sur six références, deux sont relatives aux guerres napoléoniennes (donc à un passé relativement récent), trois à l'occupation turque, et une à l'Antiquité. Les références « napoléoniennes » sont événementielles (campagne de 1809) ; leur présence est presque évidente dans le texte d'un auteur qui avait lui-même activement participé aux guerres du début du XIX^e siècle. Les références « turques » restent sur le plan des généralités et servent surtout à expliquer des phénomènes sociaux du pays. Par ce dernier geste, le maréchal rejoint ceux qui expliquaient le retard de la Hongrie exclusivement par l'occupation turque de cent cinquante ans. Cela pouvait servir un autre but aussi chez le maréchal Marmont : le rôle de « bouc émissaire » des Turcs pour toutes les difficultés a pu placer l'Autriche, « pays adoptif » du maréchal, sous une lumière positive⁵. La seule référence antique est relative à la ville de *Steinamager* (Szombathely), dont on apprend qu'elle avait existé à l'époque romaine et qu'on y découvrirait des « antiquités »⁶.

³ Voir à ce sujet p. ex. BOURGUET, Marie-Noëlle, « Voyages et voyageurs » in : DELON, Michel (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 1092-1095 ; SZÁSZ, Géza, « Les méthodes de voyager du XVIII^e siècle et les transformations du discours du voyageur », *Acta Romanica*, tomus XX, Szeged, JatePress, 2000, p. 33-46.

⁴ MARMONT, *Op. cit.*, t. 1, p. 1-122.

⁵ *Ibid.*, p. 7-8 et 31 (campagne de 1809) ; p. 21, 57 et 81 (Turcs).

⁶ *Ibid.*, p. 34.

Le « rôle explicatif » de l'histoire se fait également observer dans le récit du comte Démidoff⁷. Ce dandy d'origine russe a exécuté en 1837 un voyage de Paris jusqu'à la Russie méridionale. Accompagné de toute une équipe de savants et d'artistes, il traversait aussi la Hongrie. (L'expédition suivait la ligne du Danube et empruntait le bateau à vapeur de Pest jusqu'à la mer Noire.) À la vue de l'oisiveté et de l'indifférence des paysans hongrois au sud de Pest, le récit du comte évoque les souffrances vécues par ce peuple dans le passé :

Depuis que nous avons passé le Rhin, nous nous sommes demandé plus d'une fois comment donc tant de gens peuvent se trouver inoccupés dans tous les villages, au moment même où la récolte semblerait exiger le concours de tous les habitants des campagnes. Quelle cause peut donc laisser tout ce loisir à des peuples si misérables ? Le pays que nous parcourons semble cependant fait tout exprès pour le labeur de l'homme, car l'inondation qui ravage chaque année les campagnes est un ennemi qu'il faudrait combattre pour le vaincre. Mais non ! le paysan hongrois cherche, pour y planter sa case, quelque lieu élevé, et une fois à l'abri, il abandonne son champ à l'invasion annuelle du fleuve. C'est qu'aussi ce peuple a bien longtemps souffert ; et en fait d'invasions, il en a vu de plus cruelles que celles du Danube ! De là vient sans doute qu'il s'est fait indifférent à tous ces fléaux. C'est partout la même inertie, la même insouciance, le même mépris pour cette forte et féconde nature qui a tout prodigué à l'homme de ces contrées, tout, excepté l'énergie et l'amour du travail, ces deux puissants mobiles à l'aide desquels l'industrie humaine ose empiéter même sur l'Océan, et dire à la tempête, comme le grain de sable dans l'Écriture : « Tu n'iras pas plus loin ! »⁸

À côté de ce discours « tolérant », une rapide revue des dynasties et rois régnants en Hongrie au Moyen Âge se trouve insérée dans la présentation de Buda. L'évocation de quelques noms, d'Attila à Louis II ne donne pas beaucoup de repères au lecteur. Pourtant, le comte Démidoff semble voir clair dans l'histoire de la Hongrie. Il rend par exemple évident l'importance de la conquête du Bassin des Carpates (fin IX^e siècle) et s'oppose par cela à la théorie hunnique (selon laquelle les Hongrois et les Huns constitueraient le même peuple). L'existence d'une Hongrie jadis indépendante est aussi relatée – sa fin serait l'occupation turque. La représentation des souffrances de l'occupation turque sert de prologue à celle des bienfaits de la réunion de la Hongrie à l'Autriche :

Bude annonce assez, par son aspect imposant, qu'elle est le représentant de cette Hongrie historique qui fut si longtemps heureuse, forte et indépendante. Sous les Romains, elle se nommait Sicambria, et la tradition veut que son nom actuel lui ait été

⁷ Sur la personnalité et le voyage de Démidoff, voir p. ex. TRONCHON, Henri, « Les débuts de la littérature hongroise en France », *Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes*, 1925/3-4, p. 191-192 ; HUGO, Victor, *Journal 1830-1848*, Paris, Gallimard, 1954, p. 201 ; LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française pendant 25 ans (1840-1865)*, 4 vol. Paris, Champion, 1820, t. 2, p. 72 ; BRADY, Gilles, « De Paris à Odessa à travers les pays roumains. Un journal de voyage inédit de 1837 », in *Voyager au XIX^e et XX^e siècles. Actes du colloque organisé par l'Équipe d'Accueil Etudes Romanes (1-3 décembre 1994)*, ouvrage collectif, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998, p. 321-340.

⁸ DÉMIDOFF, *Op. cit.*, p. 80-81.

imposé en mémoire d'un frère d'Attila, nommé Buda. Quoi qu'il en soit, Bude est restée debout pour raconter toute cette vaillante histoire de la Hongrie, qui commence à la conquête d'Arpad, voit s'élever au onzième siècle la dynastie d'Étienne, se continue sous les vingt-trois rois de sa race et sous les souverains de la branche d'Anjou, jusqu'à Wladislas II, qui rassembla les lois en code, et finit à Louis II, dont la mort, arrivée à Mohacs, en 1526, entraîna la chute de l'antique monarchie hongroise.

Bude, ainsi arrachée à ses princes légitimes, et soumise pendant plus d'un siècle et demi au pouvoir des Turcs, a gardé malgré elle les traces de cette domination violente [...] depuis que la Hongrie, longtemps partagée, a reconnu les droits héréditaires de la maison d'Autriche, Bude a repris son titre bien mérité de reine et de capitale.⁹

La représentation des relations austro-hongroises mérite encore attention. D'après le texte de Démidoff, elles seraient fructueuses pour la Hongrie ; tout aspect conflictuel est donc totalement absent.

La référence napoléonienne (donc la campagne de 1809) est présente dans le récit de Démidoff, à propos des ruines du château de Dévény (Theben dans le texte) et de la citadelle de Presbourg (Pozsony, aujourd'hui *Bratislava*)¹⁰.

Le retour de la référence turque se fait au sujet de l'arrêt à Mohács. On mentionne les deux batailles de Mohács (1526 et 1687), en signalant que la défaite subie en 1526 par les Hongrois préluait à l'occupation turque. L'importance de cette bataille est soulignée par Démidoff. Il en parle deux fois dans son texte ; et les deux fois, il souligne son caractère de catastrophe nationale, comme s'il voulait rejoindre le rang des Hongrois persuadés de ce qu'on « eût perdu le chemin quelque part »¹¹.

Le troisième récit qui pourrait nous intéresser est celui écrit par le jeune Edouard Thouvenel, qui sera plus tard ministre des Relations extérieures de Napoléon III. Il effectuait son voyage initiatique en Europe centrale en 1838, à l'âge de 20 ans¹².

⁹ *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁰ *Ibid.*, p. 60 (Dévény) et 62-63 (Presbourg).

¹¹ *Ibid.*, p. 84-85.

¹² Sur la personnalité et le voyage de Thouvenel, voir KÖPECZI, Béla, « Les voyageurs français en Hongrie à l'Ere des Réformes » in : ROHR, Jean – VÍGH, Árpád (dir.), *L'image de la Hongrie en France, 2 : Guides et récits de voyage*, Paris, Institut Hongrois, 1996, p. 31-32 ; BIRKÁS, Géza, *Francia utazók Magyarországon* (Voyageurs français en Hongrie), Szeged, Univ. Szegediensis, 1948, p. 122-125 ; TRONCHON, *Op. cit.*, p. 192 ; LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse et Boyer, 1866 et ann. suiv., t. XV, p. 163 ; SÁRVÁRY, Dezső, *Francia útleírások Budáról és Pestről, 1838-1884*, [Récits et descriptions de voyages à Buda et à Pest en langue française, 1838-1884], Budapest, Fővárosi Szabó Ervin Könyvtár, 1940, p. 4 ; *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs*, t. 188, Paris, Imprimerie nationale, 1962, p. 603-604 ; BAJOMI LÁZÁR, Endre, *Francia tükrök. Válogatás a 19. század magyar vonatkozású francia irodalmából* [Miroir français : choix de littérature française du XIX^e siècle en rapport avec la Hongrie], Budapest, Magvető, 1987, p. 592-593 ; SÖTÉR, István, *Magyar-francia kapcsolatok* [Relations franco-hongroises], Budapest, Teleki Tudományos Intézet, 1946, p. 143. D'après I. Sötér, Thouvenel serait venu en Hongrie en 1839, mais aucun éclaircissement n'est donné par l'auteur sur ce sujet. Cf. SÖTÉR, *loc. cit.*

Nous pouvons remarquer à propos du récit d'Édouard Thouvenel que sa conception de l'histoire était « anecdotique » ; c'est-à-dire en évoquant les événements ou les personnages historiques, il soulignait plus le pittoresque ou le « sensationnel » que le sérieux ou le profond. Ce trait rend son interprétation de l'histoire de la Hongrie superficielle. Les anecdotes historiques sont présentes dès le début du texte, avant même l'entrée en Hongrie¹³. La situation n'évolue guère au fil du récit. On a beau apprendre par exemple que Komárom, célèbre de sa forteresse, a été fondée par le « grand Mathias Corvin », et les remparts étaient renversés par un tremblement de terre en 1783, sa participation à l'histoire du pays n'est guère évoquée¹⁴.

Les deux meilleurs exemples de cette conception anecdotique sont justement deux anecdotes auxquelles l'auteur consacre une place assez importante : l'infortune de Clara Zach (dont la légende serait connue par tous les Hongrois) et le destin du roi Louis II¹⁵. Le prologue de la première contient même une interprétation bien curieuse du règne de Charles Robert d'Anjou, qui aurait été un monarque corrompu et corrompant toute la Hongrie. Il est vrai, Thouvenel prétexte une légende populaire ; mais à part cela, on n'apprend rien de l'histoire de la Hongrie indépendante¹⁶. Un peu plus loin, le texte semble établir un lien direct entre le transfert de la couronne à Vienne par Joseph II et l'insuccès des réformes voulues par cet empereur :

C'est dans la chapelle du château, et loin des yeux des profanes, que l'on conserve la couronne envoyée à saint Étienne par le pape Silvestre ; le peuple a pour cet emblème royal un respect voisin de la superstition. Le monarque qui, à son avènement, ne l'a point reçu des mains du primat n'est pas considéré comme légitime. [...] Joseph II avait fait transporter à Vienne cette précieuse couronne. Ce fut un deuil public. Les réformes essayées par l'empereur échouèrent toutes auprès de ceux même qui auraient dû les soutenir. En outre, il avait eu l'imprudence d'entamer les privilèges du clergé ; l'archevêque de Gran se mit ouvertement à la tête d'un parti qui aurait pu tenter de rompre l'union de la Hongrie et de l'Autriche, si Joseph ne fût pas mort. Léopold II, son successeur, pour calmer cette dangereuse irritation, rendit la couronne à la ville de Bude. [...] Depuis Léopold, la coutume de ceindre la couronne de saint Étienne s'est conservée chez les empereurs d'Autriche.¹⁷

Le récit s'ouvre ici aussi à une légende hongroise, celle-ci rappelant la *Bulle d'Or* du roi André II (1222)¹⁸.

Les Huns ne peuvent guère manquer de ce récit ; mais on les évoque en passant, à propos de la ville d'*Alt-Bude* (Óbuda, aujourd'hui un des quartiers de *Budapest*, sur la rive droite du Danube) sans préciser l'époque ou les noms des

¹³ THOUVENEL, *Op. cit.*, p. 2-3 (guerres turques et anecdote de la rencontre Léopold I^{er} – Sobieski).

¹⁴ *Ibid.*, p. 9.

¹⁵ *Ibid.*, p. 12-14 (Clara Zach) et 104-107 (Louis II). Ce dernier épisode est depuis le XVI^e siècle un des éléments les plus présents dans les ouvrages historiques français qui s'occupent aussi de la Hongrie.

¹⁶ Cf. *Ibid.*, p. 12-14.

¹⁷ *Ibid.*, p. 21-22.

¹⁸ *Ibid.*, p. 22.

chefs : « C'est là que les Huns firent une halte au milieu de leurs brutales conquêtes, et que leur roi posa son trône de fer¹⁹. »

La première référence turque se fait longuement attendre dans ce récit ; elle n'apparaît qu'au début du troisième chapitre, consacré à l'étude de la vie politique et sociale de la Hongrie. Selon le texte, les guerres continues contre les Turcs ont rendu l'esprit des Hongrois « remuant et belliqueux ». Étrange ressemblance avec les propos de Marcel de Serres, auteur d'une description statistique de l'Autriche et de la Hongrie au début du XIX^e siècle²⁰. Comme on le voit, la référence turque sert de nouveau à expliquer (et adoucir) la présence d'un trait négatif.

La suite est pourtant plus curieuse ; le récit de Thouvenel fait la première véritable allusion à ce que depuis la réunion de la Hongrie à l'Autriche, les choses ne soient pas toujours très bien allées entre les deux pays. La manière dont le texte essaie de relater de ces rapports conflictuels, sans préciser la nature (politique ou militaire) des conflits, est celle d'une description anthropomorphique :

Les guerres continuelles que, du XIV^e siècle au XVIII^e, les Hongrois, placés à l'avant-garde de l'Europe, durent soutenir contre les Turcs, contribuèrent à nourrir leur esprit remuant et belliqueux. Le long intervalle qui s'écoula de 1529 à 1682 fut perdu pour la civilisation dans ces contrées, théâtre de luttes glorieuses et de déchirements intérieurs. Le roi n'était qu'un général en chef élu par ses frères d'armes. Aussi, comme la Pologne, sa malheureuse voisine, la Hongrie, à la mort de chaque souverain, était-elle ensanglantée par le choc des ambitions rivales. L'élection de Léopold d'Autriche [l'empereur-roi Léopold I^{er}, 1658-1705], avec réversibilité de la couronne à ses héritiers, cicatriza cette première plaie ; la seconde, l'invasion des Turcs, fut fermée par Sobieski, le prince Eugène et Marie-Thérèse. Tant que l'union de la Hongrie et de l'Autriche ne fut qu'une alliance contre l'ennemi commun, elle resta sincère de part et d'autre. Mais, le danger une fois dissipé, bien des germes de division se sont développés entre deux pays dont l'un est jaloux de ses privilèges, de son indépendance, de sa constitution enfin, et dont l'autre est soumis au régime absolu.²¹

Le récit de Xavier Marmier, bibliothécaire de Sainte-Geneviève ayant traversé la Hongrie en 1845, paraît le plus clair et le plus organisé parmi ceux qui constituent notre corpus²².

Le premier domaine abordé est celui de l'histoire religieuse. Saint Étienne (prince régnant de 997 à 1000, puis roi jusqu'à 1038) est évoqué comme fondateur des évêchés du pays. Apparemment, autorités religieuses et laïques ont toujours été d'accord en Hongrie. La seule exception est constituée évidemment par le règne de

¹⁹ *Ibid.*, p. 23-24.

²⁰ Cf. SERRES, Marcel de, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, 4 vol., Paris, Arthus Bertrand, 1814, t. 1, p. 127-128.

²¹ THOUVENEL, *Op. cit.*, p. 47-48.

²² Sur la personnalité et le voyage de Marmier, voir KÓPECZI, *Op. cit.*, p. 34-35 ; BIRKÁS, *Op. cit.*, p. 125-126 ; SÔTÉR, *Op. cit.*, p. 144 ; TRONCHON, *Op. cit.*, p. 200-203 ; MONCHOUX, André, « Un romantique français ami de l'Allemagne : Xavier Marmier » in : *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de Jean Marie Carré*, ouvrage collectif, Paris, M. Didier, 1964, p. 85-87 ; SZÉCHENYI, István, *Napló* [Journal], Budapest, Gondolat, 1978, p. 1075.

Joseph II²³. La présentation de la bataille de Mohács donne lieu à l'évocation d'un caractère spécifique de l'Église de Hongrie médiévale. Au Moyen Âge, les prélats hongrois participèrent à la défense du pays, et le commandant suprême de l'armée était souvent un ecclésiastique :

Autrefois ces prélats étaient tenus, comme les nobles, d'armer, en cas de guerre, un certain nombre d'hommes et de les conduire sur le champ de bataille. Dans la déplorable journée de Mohács (1526), qui ouvrit aux Turcs le chemin de la Hongrie, l'archevêque de Kaloutscha, Paul Tomari [Pál Tomori, archevêque de Kalocsa], s'élança lui-même contre les musulmans à la tête des troupes hongroises, et mourut les armes à la main avec six autres prélats du royaume.²⁴

On voit ici de nouveau la référence turque, entre événementiel et explicatif (la défaite ouvrit la voie de la ruine), et aussi la vision de la bataille de Mohács comme *catastrophe nationale*. Quelques pages plus tard, on trouve la première référence turque clairement événementielle : la reprise de Buda par les Alliés. Et si explication y a, c'est pour apprendre au lecteur que la culture balnéaire a été implantée à Buda par les Turcs²⁵.

Chez Thouvenel, on a déjà vu une interprétation de l'avènement de Charles (Robert) d'Anjou. (Il aurait été une créature du pape Boniface VIII.) La version de Marmier est foncièrement différente, et souligne plutôt l'importance numérique et la puissance de la noblesse hongroise : « [...] là [à Pest] est le cœur de la contrée, la plaine de Rakos, ancien champ de mai des Magyars, où Charles d'Anjou fut élu roi de Hongrie par quatre-vingt mille gentilshommes »²⁶.

Un peu plus loin, la référence historique servirait encore à expliquer les souffrances du passé – mais la ville de Pest s'y prête mal, puisqu'elle se développe bruyamment. Dans ce cas, l'évocation de l'histoire appuie le contre-exemple et rend sceptique : les malheurs du passé n'expliqueraient rien. Pest a été plusieurs fois détruite ; ceci n'a pas empêché sa reconstruction, ni son développement capitaliste pendant la première moitié du XIX^e siècle²⁷.

Le récit de Marmier innove encore à un point : il présente l'histoire du peuple hongrois et de la Hongrie jusqu'à la fin du XIII^e siècle. En se risquant de parler des théories sur l'origine du peuple hongrois, il évoque le souvenir d'un voyage précédent. Quand il était en Suède, on lui suggérait l'idée d'une parenté entre

²³ MARMIER, *Op. cit.*, p. 119-121.

²⁴ *Ibid.*, p. 123.

²⁵ *Ibid.*, p. 126.

²⁶ *Ibid.*, p. 128. *Champ de mai* : dès le VIII^e siècle, avec l'expansion de l'utilisation des chevaux à des fins militaires, le traditionnel *champ de mars* (revue annuelle des hommes-soldats libres) des Francs se plaçait progressivement au mois de mai. La principale raison en était que les chevaux soient nourris d'abord de l'herbe du printemps. Ceci a évidemment raccourci la durée des campagnes, de mai à octobre. (Au lieu de mars-novembre.) Les propos de Marmier constituent une allusion aux origines guerrières de la monarchie hongroise et au comportement politique de la noblesse hongroise.

²⁷ *Ibid.*, p. 136-137.

Hongrois et Finlandais. Il ne prend pourtant pas position dans le débat, et cite l'opinion d'Auguste de Gérando²⁸.

L'histoire urbaine est de retour à l'étude de « l'état politique de la Hongrie ». Et avec elle, l'histoire des rois. Si les descendants d'Arpad ne savaient pas encore comment aider les villes, Charles d'Anjou favorisait celles-ci. C'est d'ailleurs ce même roi qui aurait « apporté en Hongrie des notions de police et de finances ». Les derniers siècles du Moyen Âge sont représentés comme un véritable « âge d'or » pour les villes²⁹.

À côté des villes, les campagnes et le servage ont aussi leur histoire dans le récit de Marmier. Le texte concentre à ce propos sur les efforts des despotes éclairés (Marie-Thérèse, Joseph II) et des diètes de réforme. Si les différentes mesures avaient beaucoup amélioré la condition des paysans, la Hongrie restait un pays où on n'a pas encore réussi à abolir le servage (malgré le décret de Joseph II). Les activités de Léopold II sont tout de même représentées comme l'achèvement de l'affranchissement des paysans :

On désigne les paysans par les mots de *paraszt ember*, équivalent de manant, de vilain ou bâtarde ... Ce manant, ce vilain a été plusieurs fois l'objet de la sollicitude des rois de Hongrie. En 1547 et 1737, une tentative fut faite pour améliorer sa condition, tentative imparfaite qui resta à peu près sans résultat. Marie-Thérèse, avec sa générosité de caractère, voulut au moins fixer d'une façon positive les droits des seigneurs et les obligations des paysans, afin de prévenir des actes arbitraires qui ne se renouvelaient que trop souvent. Elle fit à ce sujet rédiger un règlement explicite, et envoya dans les diverses provinces du royaume des commissaires chargés d'en assurer l'exécution. C'est là le premier diplôme dont les paysans hongrois aient eu à se réjouir, le commencement tardif de leur *bill* d'émancipation, de leur *magna charta*. En 1785, Joseph II abolit le servage ; mais comme il n'avait point voulu se faire couronner en Hongrie, ni prêter le serment d'usage, les Hongrois ne le considéraient point comme un souverain légitime, et les états n'ayant pas été convoqués pour donner à cette libérale résolution le caractère législatif, l'édit impérial ne fut pas accepté comme une loi. Léopold II acheva l'œuvre incomplète de ses prédécesseurs. Les statuts rédigés par la diète de 1791 et promulgués sous le titre d'*Urbarium*, affranchirent définitivement les paysans, et l'*Urbarium* de 1836 leur a encore concédé quelques avantages.³⁰

Étant donné l'itinéraire de Marmier, un événement de l'histoire de la Hongrie devait encore être largement commenté. Il s'agit évidemment de la bataille de Mohács. Rien à voir avec l'anecdote ; le triste bilan de la bataille est évoqué à côté du destin malheureux de Louis II et d'une critique de l'attitude de Jean Szapolyai. La deuxième bataille y trouve aussi la place qu'elle mérite (comme revanche de la première)³¹. En parlant de la première bataille, Marmier met en relief une fois de plus le caractère de catastrophe nationale :

²⁸ *Ibid.*, p. 152-157.

²⁹ *Ibid.*, p. 171.

³⁰ *Ibid.*, p. 174-175.

³¹ *Ibid.*, p. 205-206.

Nulle bataille n'a eu, dans les temps modernes, des suites pareilles à celle de Mohacz. De ce jour-là date l'entrée des Turcs en Hongrie, leurs ravages dans le pays et cette domination que, pendant un siècle et demi, rien ne put ébranler.³²

Dans notre étude, nous avons parcouru les différentes représentations que donnaient nos auteurs de l'histoire de la Hongrie.

La lecture des récits nous montre en fait que ces représentations étaient loin d'être complètes ; il en va de même pour l'histoire commune de l'Autriche et de la Hongrie.

Le maréchal Marmont, ancien soldat de Napoléon I^{er} et proche de l'empereur François, semble même ignorer l'existence d'un tel passé, et évite par conséquent tout jugement. Les textes de ses successeurs sont déjà plus diserts à ce sujet. Cependant, si l'histoire de la Hongrie jadis indépendante est présente dans leurs textes, ils ne poussent jamais l'argumentation jusqu'à contester les droits de la dynastie des Habsbourg. Le même constat peut être fait après l'examen de la représentation des relations austro-hongroises. La majeure partie des auteurs souligne le caractère fructueux de l'alliance austro-hongroise (pour la Hongrie, évidemment), et essaie de déduire les problèmes des conditions de circonstance ou des erreurs de certains monarques. La figure tant contestée de l'empereur Joseph II (1780-1790), symbolisant à lui seul l'opposition entre la modernisation centralisatrice et la tradition des privilèges et coutumes féodaux, se prêtait à merveille à illustrer les contradictions. Face à lui, fidèlement à une opinion plus ou moins généralisée, Léopold II (1790-1792) apparaît comme le grand réparateur des griefs.

Notons tout de même que, contrairement à l'usage général de l'histoire dans les récits de voyage, l'évocation des conflits éventuels du passé austro-hongrois ne semble pas créer une occasion de méditer sur les rapports actuels entre la Hongrie et l'Autriche. Ignorance bienveillante ou confiance extrême dans l'esprit critique du public ? Voilà une question qui pourrait être débattue – mais dont l'étude risquerait de dépasser largement les dimensions de cet article.

³² *Ibid.*, p. 205.